PETIT CATECHISME AGRICOLE

par

l'abbé Ad. MICHAUD
curé de Saint-Roch-des-Aulnaies

Pater meus agricola est.
S. Jean, 15, I.
Mon Père est agriculteur.



QUÉBEC
IMP. L'ACTION SOCIALE LTÉE.

1917

PETIT CATECHISME AGRICOLE

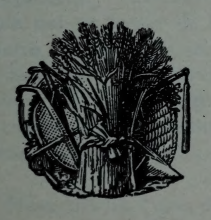
PETIT
CATECHISME
AGRICOLE

par

l'abbé Ad. MICHAUD

curé de Saint-Roch-des-Aulnaies

Pater meus agricola est.
S. Jean, 15, I.
Mon Père est agriculteur.



QUÉBEC
IMP. L'ACTION SOCIALE LTÉE.

1917

Archevêché de Québec, le 18 avril 1917.

Monsieur l'abbé Ad. Michaud, ptre,
Curé de Saint-Roch des Aulnaies,
Comté de L'Islet.

Monsieur le Curé,

J'approuve votre catéchisme agricole. Qu'il pénètre dans toutes les familles, surtout chez les familles de la campagne. Il redira la valeur du travail de la terre, il proclamera la noblesse de la profession agricole, il inspirera du respect envers les travailleurs du sol, il fera revivre les vénérables et salutaires traditions du passé et aimer la bonne terre canadienne.

Favorisons de toutes nos forces l'attachement au sol qui sera de plus en plus généreux et fécond à mesure que l'agriculture sera plus aimée et que les bienfaits de la vie agricole seront mieux appréciés. Mettons aux cœurs des enfants les sentiments qui en feront de fiers et courageux travailleurs de la terre. Notre salut est là.

Je bénis de tout mon cœur votre travail qui pourra rendre de grands services aux institutrices et aux enfants de leurs écoles et contribuer pour une bonne part à former la forte et saine mentalité agricole qu'on désire voir régner partout.

Je désire que Messieurs les Curés de la campagne recommandent à leurs paroissiens votre excellent travail.

Agréez, Monsieur le Curé, l'assurance de mon dévouement en N. S.

† L.-N., Card. Bégin, *arch. de Québec.*

St-Denis (En bas), Qué., avril 1917.

Monsieur l'abbé A. Michaud, Ptre, Curé,
Président de MM. les Missionnaires Agricoles,
St-Roch des Aulnaies.

Monsieur le Curé,

J'ai lu avec grand intérêt votre petit catéchisme agricole qui est un bijou dans son genre et qui, je le souhaite, sera bientôt mis en plaquette sous une forme qui lui permettra de faire un grand bien parmi nos jeunes fils et filles de cultivateurs, après avoir relevé, dans l'esprit de ces derniers, la trop humble idée qu'ils se font de la grande noblesse de leur mission dans l'humanité.

Si mes félicitations vous disent quelque chose, elles vous sont acquises multiples.

Veuillez me croire, Monsieur le Curé,

Votre respectueu serviteur,

J.-C. Chapais.

PRÉFACE

Cet humble petit livre est offert aux familles des cultivateurs. Puisse-t-il les aider à former une haute et juste opinion de la valeur du travail de la terre et de la profession agricole dans le cœur de leurs enfants, pour les attacher au sol, pour le leur faire aimer et pour conserver les traditions de leurs familles.

Il est vrai que les événements actuels qui bouleversent le monde, et la famine menaçante prêchent plus éloquemment qu'on ne saurait le faire à ceux que les armées ne réclament pas, la nécessité de l'application au travail de la terre. Cependant il doit être bon d'essayer de convaincre les jeunes, ceux qui seront bientôt colons, défricheurs ou semeurs, que l'agriculture ne tire pas exclusivement son importance des événements, si terribles soient-ils, ni la profession agricole sa dignité.

De toutes parts en ces dernières années on s'est efforcé de faire mieux apprécier l'agriculture,

de la faire aimer et de l'honorer. Une vive impulsion a été donnée dans la plupart des discours de M. le Ministre de l'Agriculture, des recommandations de M. le Surintendant de l'Instruction publique, et elle est aussi venue d'ailleurs. La voix paternelle de Nos Seigneurs les Evêques de la province n'a pas manqué de prodiguer sur ce sujet aux populations agricoles les avis les plus salutaires, inspirés par le plus pur dévouement. Mais ces enseignements les plus autorisés et les plus dignes de respect arrivent-ils jusqu'aux jeunes avec toute l'efficacité qu'on désire pour faire leur mentalité? Peuvent-ils fixer et retenir longtemps leur attention comme il le faudrait et comme on le voudrait? La réponse à ces questions indiquera pourquoi ce petit livre espère qu'il sera quelque peu utile.

Ad. MICHAUD, Ptre.

CATECHISME AGRICOLE

CHAPITRE PREMIER

—

La vie et l'agriculture

D. *Quelle est la grande préoccupation des hommes?*

R. La grande préoccupation des hommes est l'entretien et la conservation de la vie.

D. *Quel est le plus grand bien?*

R. C'est la vie qui est le plus grand bien. Après la vie éternelle et ce qui nous y conduit, Dieu n'a rien fait d'aussi grand que la vie terrestre.

D. *Voulez-vous dire par là que la vie est ce qu'il y a de plus précieux ?*

R. Oui, la vie est ce qu'il y a de plus précieux.

D. *La vie est-elle plus précieuse que les richesses, que l'or et l'argent que les hommes recherchent avec tant d'ardeur ?*

R. Oui. Ces richesses ont seulement pour but d'entretenir ou d'adoucir et d'embellir la vie humaine.

D. *Est-ce qu'il n'y a pas d'autres biens qui servent à l'homme?*

R. Oui, certains autres biens servent à élever l'intelligence et le cœur de l'homme et à le rapprocher de Dieu, tels que l'éducation, l'instruction, la liberté, la religion, etc.

Les êtres vivants

D. *Quels sont les êtres vivants?*

R. Les êtres vivants sont les hommes, les animaux et les plantes.

D. *Comment les plantes sont-elles vivantes?*

R. Les plantes sont vivantes parce qu'elles se renouvellent comme les hommes et les animaux : elles naissent, elles grandissent, elles mûrissent et elles meurent.

D. *Les êtres vivants ont-ils la même valeur et la même dignité ?*

R. Non, rien n'égale la valeur et la dignité de l'homme.

D. *Quelle est la valeur de la vie des animaux et des plantes ?*

R. Les animaux et les plantes servent à l'entretien et à la conservation de la vie de l'homme, et c'est ce qui fait leur valeur.

D. *Comment les animaux et les plantes servent-ils à la conservation de la vie humaine ?*

R. Les animaux et les plantes fournissent à l'homme les aliments dont il se nourrit chaque jour.

D. *Les animaux et les plantes rendent-ils encore d'autres services ?*

R. Oui, les animaux et les plantes fournissent encore à l'homme ce qui lui est nécessaire pour se vêtir et ce qui lui est indispensable pour beaucoup d'autres usages.

D. *Les animaux et les plantes sont-ils toujours en quantité suffisante pour satisfaire aux besoins des hommes ?*

R. Non, ils sont souvent en trop petite quantité.

D. *Qu'arrive-t-il quand les animaux et les plantes sont en trop petite quantité ?*

R. Il arrive que les choses nécessaires à l'alimentation sont rares, elles sont vendues très cher et il y a du malaise et de la souffrance chez un grand nombre de familles.

La terre et la vie

D. *Qu'est-ce qui fait vivre les animaux et les plantes ?*

R. Ils vivent de la terre.

D. *Comment les animaux et les plantes vivent-ils de la terre ?*

R. Les plantes puisent dans la terre par leurs racines ce qui les nourrit, et les animaux se nourrissent des plantes.

D. *Peut-on dire que l'homme aussi vit de la terre ?*

R. Oui, puisqu'il tire sa nourriture des animaux et des plantes.

D. *Les plantes contiendraient-elles certaines substances qu'on trouve dans la terre ?*

R. Oui, des savants ont trouvé dans les plantes et dans les grains qu'elles produisent certaines substances qu'ils ont aussi trouvées dans la terre. Ils rencontrent les mêmes substances dans l'organisme des animaux. Ils les rencontrent aussi dans l'organisme humain, dans les muscles, dans les nerfs, dans le sang et même dans le cerveau.

D. *Est-ce que cela n'est pas l'effet du hasard ?*

R. Non, loin de là. C'est le Créateur qui a voulu qu'il en soit ainsi.

D. *Est-ce que cela ne vous paraît pas étonnant ?*

R. Puisque le Créateur a tiré de la terre le corps de l'homme, on peut s'attendre à retrouver dans le corps de l'homme les mêmes subs-

tances qu'on trouve dans la terre. Et en attendant que le corps de l'homme retourne à la terre, le Créateur a voulu que l'homme puise dans le sein de la terre et par diverses manières ce qui est nécessaire à l'entretien de sa vie corporelle.

La terre et le travail

D. *La terre produit-elle d'elle-même ce qui est nécessaire à la vie des hommes, des animaux et des plantes?*

R. Non, la terre qui ne serait pas cultivée redeviendrait à l'état sauvage.

D. *Que faut-il à la terre pour qu'elle produise ce qui est nécessaire à la vie?*

R. Il faut qu'elle soit travaillée, c'est-à-dire que l'homme lui donne son application et son travail, mais un travail intelligent et éclairé.

D. *Qu'arrive-t-il quand la terre reçoit le travail de l'homme ?*

R. La terre pousse des plantes en grande quantité et les troupeaux sont nombreux.

D. *Le travail donné à la terre est-il quelquefois inutile ?*

R. Non, il n'est jamais inutile quand il est donné à propos.

D. *Comment appelez-vous le travail nécessaire à la terre?*

R. On l'appelle de différents noms : culture de la terre, travail de la terre, travail agricole. C'est l'agriculture.

D. *Ainsi l'agriculture est nécessaire?*

R. Oui, c'est l'agriculture qui fait vivre le monde.

" On a dit avec beaucoup de raison que l'agriculture est la vraie nourricière des peuples, leur principale source de richesses ; c'est dans la terre que se trouve la fortune réelle d'une nation, fortune stable et certaine comme la bonté de Dieu, fortune qui ne cesse jamais complètement de se renouveler et qui subit beaucoup moins de ces désastreuses fluctuations qui affectent si souvent et si fortement le commerce et l'industrie.

" C'est par elle surtout que l'homme nous apparaît com comme le roi de la nature, comme un prince qui exerce sa souveraineté dans ses domaines, qui y fait chaque jour de pacifiques conquêtes et qui y affermit son incontestable domination pour la gloire du Souverain Maitre et l'avantage de ses semblables (Gen. 1). D'après nos Livres Saints c'est Dieu lui-même qui a institué l'agriculture et qui nous ordonne de l'aimer : *Non oderis laboriosa opera et rusticationem creatam ab Altissimo* (Eccli. VII, 16) ; c'est lui qui donne au sol sa fécondité merveilleuse : fécondité qu'il accorde comme récompense de la soumission et de la fidélité. " Le Seigneur, nous dit la Sainte Écriture, conduit

son peuple dans des lieux abondants en gras pâturages, dans une terre vaste et étendue, tranquille pour la culture et d'une admirable fertilité. (I Paral, IV, 40). Et ailleurs : " Le Seigneur vous comblera de biens dans toutes les œuvres de vos mains, dans tout ce qui naîtra de vos troupeaux, dans la fécondité de votre terre et par une grande abondance de toutes choses ". (Deut. XXX, 9).

" Nous n'ignorons pas, qu'une espèce de fièvre de jouissance et de liberté, s'est emparée de nos populations rurales et les entraîne vers les grandes villes. On est fatigué, ennuyé de la vie simple et paisible des champs ; on veut sortir d'une position modeste, se procurer des jouissances, être quelque chose dans le monde. On se précipite follement vers les Babylonnes modernes ; on cherche le bonheur, on trouve la ruine. Cette désertion des campagnes qui s'est effectuée depuis quelques années a été pour nous comme pour tous les peuples de l'Europe un immense malheur : elle porte une grave atteinte à la prospérité publique ; elle est, surtout dans l'ordre moral, un véritable désastre. Dans les grandes villes, dans les usines, l'homme des champs se trouve bientôt en contact avec des coryphées de l'impiété, avec des cœurs pervertis ; il perd peu à peu l'esprit de foi et de religion qui l'avait animé jusque là ; ses croyances et ses mœurs font un triste naufrage, et il ne recueille pour sa vieillesse que la misère et le déshonneur.

Extrait de la lettre pastorale de Nos Seigneurs les Archevêques et Evêques de la province annonçant la fondation de l'Œuvre des Missionnaires agricoles, en janvier 1894 :

CHAPITRE II

L'agriculture a été crée par Dieu. L'homme travailleur et gardien de la terre.

D. *L'agriculture est-elle une invention des hommes ?*

R. Non, l'agriculture n'a pas été inventée ni établie par les hommes. Elle a été créée par Dieu.

D. *Comment savez-vous que l'agriculture a été créée par Dieu ?*

R. Par la Sainte Écriture qui est la parole de Dieu et qui recommande expressément aux hommes " *d'aimer le travail de la terre créé par Dieu* ". — (*Eccli.* VII, 16.)

D. *Quand Dieu a-t-il créé l'agriculture ?*

R. Dieu créa l'agriculture quand il donna la vie aux plantes que l'on cultive, quand il donna la vie au germe des grains que les plantes produisent, quand il donna à la terre la vertu de nourrir les plantes et de mûrir les fruits et quand il imposa aux hommes le travail de la terre.

D. *Dites-vous que le travail de la terre créé par Dieu a été imposé aux hommes par Dieu ?*

R. Oui, et c'est encore la Sainte Écriture qui nous apprend que le premier homme fut établi roi de la terre, dans le jardin du paradis pour qu' " *il le travaillât et pour qu'il le gardât* ". — (*Gen.* II, 15.)

D. *L'homme serait-il aussi le gardien de la terre ?*

R. Oui, suivant l'ordre établi par Dieu l'homme n'est pas seulement l'ouvrier, mais il est encore le gardien de la terre.

D. *Le travail de la terre n'aurait-il pas été imposé aux hommes pour les punir de leurs péchés ?*

R. Non. Avant la désobéissance du premier homme, quand il jouissait du bonheur parfait qui devait durer toujours, quand il était l'ami de Dieu, il devait " travailler la terre et la garder ".

D. *Pourquoi Dieu a-t-il créé l'agriculture ?*

R. Dieu a créé l'agriculture pour que l'homme trouve dans le travail de la terre tout ce qui est nécessaire à sa vie.

D. *Que pensez-vous des peines et des fatigues qui accompagnent le travail de la terre ?*

R. Elles sont les suites de la désobéissance des hommes et de leurs péchés. Auparavant le

travail de la terre était sans peines et sans fatigues.

D. *Connaissez-vous un autre travail qui a été ainsi établi et imposé aux hommes par Dieu luimême?*

R. Non. Il n'y en a pas.

" Le travail agricole est, pour ainsi dire, l'état normal de l'homme sur la terre, celui auquel est appelé l'homme sur la terre, celui auquel est appelée la masse du genre humain...

" L'agriculture, voyez-vous, elle a pour auteur Celui qui a créé la terre, qui l'a bénie et qui l'aime. Et si la véritable grandeur consiste à être utile à ses semblables, qu'y a-t-il de plus utile, je dirais volontiers de " plus grand " que l'agriculture ? Le pain qui entretient la vie n'est-ce pas l'agriculture qui nous le donne ? N'est-ce pas par elle que Dieu nourrit l'humanité ?

" La gerbe de blé récoltée dans les champs, au temps de la moisson, n'est-ce pas, en effet, l'œuvre des " deux ouvriers " qui seuls méritent proprement ce nom, je veux dire de l'homme qui a semé et de Dieu qui a donné l'accroissement et la maturité ? Rien non plus de moralisateur comme le travail des champs. Il enseigne la paix, la charité, la tempérance, la pureté des mœurs, toutes les vertus qui élèvent les peuples."

(*Paroles de* MONSEIGNEUR A. A. BLAIS, *évêque de Rimouski, à une convention agricole tenue dans sa ville épiscopale.*)

CHAPITRE TROISIEME

Noblesse et dignité du travail de la terre. Il produit les véritables richesses

D. *Que pensez-vous de la dignité et de la noblesse de l'agriculture ou du travail de la terre ?*

R. C'est le plus noble de tous les travaux.

D. *Pourquoi dites-vous que l'agriculture est le plus noble de tous les travaux ?*

R. Je dis que l'agriculture est le plus noble de tous les travaux parce que le travail de la terre a été institué par Dieu pour conserver et continuer la vie sur la terre : la vie des plantes, la vie des animaux et pardessus tout la vie de l'homme qui est le plus grand bien. L'agriculture est en quelque sorte la création continuée.

D. *Comment le travail de la terre conserve-t-il la vie de l'homme ?*

R. C'est en produisant les richesses naturelles qui sont les véritables richesses telles que le pain, les autres aliments et tout ce qui sert à l'homme.

D. *Qu'appelez-vous les véritables richesses?*

R. Les richesses véritables, ce sont les choses nécessaires et utiles à la vie. Un homme qui les possèderait et qui serait assuré de n'en pas manquer serait le plus riche et le plus heureux des hommes.

D. *L'or et l'argent ne sont-ils pas des richesses ?*

R. L'or et l'argent sont des richesses quand ils servent à obtenir le pain et ce qui est nécessaire à la vie.

D. *Si le pain devenait rare, l'or et l'argent ne serviraient-ils pas à acheter du pain ?*

R. Oui. On donnerait même la dernière pièce de monnaie pour acheter un dernier morceau de pain qui prolongerait la vie.

D. *Et si le pain manquait tout à fait?*

R. L'or et l'argent ne serviraient de rien. On ne vit pas avec l'argent, mais avec le pain.

Il faut aimer le travail agricole

D. *Est-ce qu'il y a un travail aussi nécessaire que le travail agricole?*

R. Non. Le travail agricole est le travail nécessaire avant tout autre. Rien ne peut le remplacer.

D. *A qui le travail agricole rend-il service ?*

R. Il rend les plus grands services à tous les hommes, aux particuliers, aux familles et aux nations.

D. *Que faut-il pour que le travail agricole rende de grands sercices ?*

R. Il faut que les hommes comprennent sa valeur et sa dignité et qu'ils s'appliquent à l'agriculture.

D. *Le travail agricole mérite-t-il d'être aimé et respecté ?*

R. Oui, à cause des services si grands qu'il rend à toutes les classes de la société, le travail agricole mérite d'être aimé et respecté par tous les hommes.

D. *Le cultivateur doit-il, lui aussi, aimer son travail et sa profession ?*

R. Oui. Le cultivateur plus encore que tous les autres doit aimer son travail et sa profession à cause de sa digniré et des avantages qu'il procure à sa famille. Il doit s'y attacher et s'y appliquer. Il doit aussi y attacher sa famille. Honneur à l'agriculture !

D. *Qui a été le premier cultivateur Canadien ?*

R. C'est Louis Hébert. Honneur à sa mémoire !

“ En glorifiant le premier colon, comme le père de l'Agriculture au Canada, nous voulons reconnaître le mérite incontestable de la classe des humbles défricheurs et des cultivateurs dont les générations se sont succédé sur notre terre canadienne. Leur courage et leur vertus leur méritent ce triomphe que le pays tout entier prépare à leur mémoire. C'est au milieu des plus grands sacrifices qu'ils ont conquis peu à peu sur la forêt vierge les terres qui sont aujourd'hui la richesse et l'espoir de notre peuple. Ces pionniers au cœur plein de vaillance et de foi n'ont pas travaillé pour la gloire humaine, sans doute, mais ils ont bien mérité de la patrie. Leurs nombreux descendants, en contemplant la statue de Louis Hébert trouveront là des leçons et des encouragements pour continuer l'œuvre de leurs devanciers ; ils y puiseront de nouveaux motifs de persévérance et de courage, et ils s'attacheront, nous en avons l'espoir, avec plus de constance à la terre nourricière et à la culture du sol qui fut tant de fois arrosé par les sueurs de leurs ancêtres.

“ Puisse la vaillance de Louis Hébert servir de modèle à la jeunesse de nos paroisses rurales ! Trop enclins, hélas ! à délaisser la noble profession d'agriculteur et à échanger les mœurs simples et la saine atmosphère de la campagne pour l'air vicié des villes et leurs mille occasions dangereuses, ces chers jeunes gens vont dans les centres industriels du Canada et des Etats-Unis, grossir la multitude de ceux qui vivent au jour le jour, et qui souvent, par leur inconduite, perdant avec la vigueur de la santé l'intégrité des mœurs, travaillent lentement peut-être, mais sûrement, à la déchéance physique et morale de la nation.

“ Louis Hébert a dû sacrifier la vie commode et agréable de la plus belle ville de l'Europe pour embrasser

l'austère carrière de pionnier dans un pays encore barbare et inhospitalier. Que les jeunes gens de nos belles paroisses canadiennes aient au moins le courage de rester chez eux, ou, si le devoir les force de quitter le village natal, que ce soit pour aller fonder de nouveaux foyers dans nos campagnes. La colonisation doit être considérée comme une œuvre nationale qui mérite tous nos encouragements."

Extrait de la lettre pastorale de Son Eminence le Cardinal Bégin, archevêque de Québec, en faveur de l'œuvre du Monument à Louis Hébert, " le premier colon canadien ", à l'occasion du troisième centenaire de son établissement à Québec, le 14 *juin* 1917.

" Depuis les temps les plus reculés de l'histoire, trois grands symboles ont rayonné sur le blason des peuples civilisés, dont ils ont fait l'avenir et la force : ce sont la Croix, l'Épée et la Charrue.

" La Croix, signe de rédemption suprême, espoir de toute vie future, sublime instrument de moralisation, guide éternel destiné à conduire les nations dans les sentiers de l'éternel justice !

" L'Épée, emblême de l'autorité civile empruntant la force physique pour soutenir l'autorité morale, rehausser la majesté des lois, défendre les intérêts de la société, maintenir la paix de l'intérieur et assurer le respect des frontières.

" La Charrue, nourricière du genre humain, notre mère à tous, qui arrosée des sueurs nées de la faute du premier homme, sacre le travail de ses fils en arrachant aux entrailtrailles de la mère commune les trésors qui font les peuples riches, et engendre les fortes races.

" Ces trois grands symboles, Messieurs, sont ici représentés par les personnages les plus autorisés dont s'honore la patrie : par le représentant si respecté de la gracieuse Souveraine entre les mains de qui repose la sauvegarde pacifique de nos institutions ; par un prince de l'Église, dont le pied touche aux degrés du trône même de Saint Pierre ; et — la Charrue, la noble et vaillante Charrue de nos pères ! — par ceux de nos compatriotes qui font l'objet de cette démonstration, par les vingt-huit lauréats du premier concours du Mérite Agricole de la province de Québec, qui rehaussent l'éclat de cette fête par leur présence, côte à côte avec les courageuses compagnes des travaux qui ont valu à ces champions de notre agriculture la première et la seule décoration officielle dont le pays ait encore cru devoir orner la poitrine de ses enfants.

" C'est donc toute la patrie, Messieurs, dans sa manifestation la plus complète et la plus éloquente, qui se réunit en ce jour pour acclamer ceux qui, dans la sphère du progrès matériel et des luttes journalières de la vie, ont bien mérité d'elle. "

Extrait du discours de l'HONORABLE HONORÉ MERCIER, *à l'inauguration de l'Ordre du Mérite Agricole, le* 23 *décembre* 1890.

CHAPITRE QUATRIEME

—

Les autres travaux des hommes en regard du travail agricole

D. *Les autres travaux des hommes ne méritent-ils pas aussi d'être respectés ?*

R. Oui, tous les travaux, quand ils sont faits chrétiennement et honnêtement, méritent d'être respectés.

D. *Les autres travaux ont-ils autant de valeur que le travail agricole ?*

R. Non ; ils ne produisent pas le pain.

D. *Les ouvriers pourtant soutiennent leurs familles avec leur travail ?*

R. Les ouvriers soutiennent leurs familles parce qu'avec le prix de leur travail ils peuvent acheter le pain et les autres aliments que le travail des cultivateurs fait produire à la terre.

D. *Et le travail des hommes qu'on appelle professionnels : avocats, médecins, notaires, n'a-t-il pas une grande importance ?*

R. Le travail de ces hommes peut rendre de grands services, mais il ne produit pas le pain, il n'entretient pas la vie comme le travail agricole.

D. *Le travail des commerçants ne rend-il pas de grands services ?*

R. Oui, il rend de grands services, mais il ne produit rien.

D. *Quels services rend-il ?*

R. Il offre et il fait circuler les choses nécessaires et utiles à la vie. Il ne les produit pas. Il les achète pour les vendre plus cher qu'il ne les a payées, mais il n'augmente pas la valeur de ces choses.

D. *Voulez-vous donner un exemple?*

R. Quand on achète un habit chez un marchand, on le paie plus cher que le marchand ne l'a payé lui-même et c'est juste ; mais l'habit n'a pas plus de valeur que quand il est sorti de la boutique du tailleur. Ce n'est pas le marchand qui a produit la laine, ou la toile, ou le coton dont l'habit est fait. C'est le cultivateur.

D. *Pouvez-vous donner un autre exemple ?*

R. Quand un marchand vend du beurre, ou des œufs, ou du lard, il a dû acheter ces effets du cultivateur qui les a produits par son tra-

vail. Il les revend plus cher qu'il ne les a payés, mais la qualité et la quantité de ces effets n'ont pas augmenté.

D. *Le travail des cultivateurs rend service aux autres hommes sans doute, mais le travail des autres hommes rend aussi service aux cultivateurs, est-ce que ce n'est pas égal ?*

R. Non, ce n'est pas égal. Il y a même une différence très grande.

D. *Quelle est cette différence.?*

R. Tous les autres hommes, qu'ils soient avocats ou médecins, notaires ou commerçants, millionnaires ou ouvriers, forgerons ou maçons, menuisiers ou cordonniers ont également et absolument besoin des aliments nécessaires à la vie qui sont produits par le travail du cultivateur, tandis que le cultivateur vit non pas avec le fruit du travail des autres, mais avec son propre travail. Le cultivateur n'a pas besoin du travail des autres hommes aussi impérieusement que les autres hommes ont besoin du sien.

D. *Vous êtes donc bien convaincu de l'importance et de la supériorité du travail agricole ?*

R. Oui, l'importance et la supériorité du travail agricole sont aussi évidentes que la lumière du soleil.

" L'agriculture fait l'homme grand. Il est bon de le dire et de le redire bien haut, dans un siècle où on semble vouloir faire descendre l'agriculture du piédestal où Dieu l'a placée, où la religion l'a maintenue, et où tous les hommes nobles de cœur veulent la voir demeurer, la considérant et avec raison la reine du monde et l'insigne bienfaitrice de l'humanité. (MGR F. RICHARD, *apôtre de la colonisation en Acadie.*)

" L'apôtre saint Paul exalte la grandeur du ministère apostolique en disant : Nous sommes les coopérateurs de Dieu.—*Dei enim sumus adjutores.*" (Cor. 3, 9.) Le cultivateur, lui, doit se souvenir que Dieu nourrit l'humanité, et de même que l'humanité, tous les jours adresse au Père céleste sa prière et lui demande son pain, de même, Dieu l'a voulu de la sorte, elle dit aussi à l'agriculture : Donnez-nous notre pain quotidien. " *Dei adjutores estis,* "—*Vous êtes les coopérateurs de Dieu.*" Habitant canadien, digne et fier, voilà ton titre de noblesse, il en vaut bien d'autres."

(*Sermon prononcé par* l'abbé DOMINIQUE PELLETIER *au cinquantième anniversaire de la fondation de l'Ecole d'agriculture de Sainte-Anne.*)

CHAPITRE CINQUIEME

—

La profession agricole à cause de sa dignité et des services qu'elle rend devrait être plus estimée.

D. *La profession agricole est-elle généralement estimée et appréciée suivant son mérite ?*

R. Non, elle n'est pas assez estimée. On croit plutôt que le travail agricole est humiliant et qu'il manque de dignité, ou que ceux qui sont obligés de cultiver la terre n'ont pas les talents, ni les aptitudes, ni les moyens qui leur permettraient de remplir des fonctions réputées injustement plus honorables.

D. *D'où vient cette fausse opinion ?*

R. Cette fausse opinion vient du manque de sagesse et de réflexion.

D. *Où trouvons-nous surtout cette fausse opinion?*

R. On la rencontre partout, dans toutes les classes de la société, mais surtout parmi la classe agricole. Elle a fait beaucoup de mal.

D. *Quel est ce mal?*

R. Certains cultivateurs s'imaginent bien à tort que leur état est inférieur aux autres. Ils se dégoûtent du travail de la terre, ils ne s'y appliquent plus en attendant qu'ils vendent leurs terres pour aller avec leurs familles travailler à la ville ou dans les manufactures.

D. *Cette fausse opinion est-elle aussi autrement manifestée?*

R. Oui. Souvent des fils de cultivateurs s'efforcent d'acquérir une instruction commerciale, croyant vivre ensuite plus honorablement et espérant vivre plus facilement qu'en cultivant la terre.

D. *Vous dites que c'est un mal ?*

R. Oui, c'est un grand mal.

D. *Qui souffre de ce mal ?*

R. Ce sont d'abord ceux qui laissent la terre. L'expérience apprend que presque toujours l'abandon de la terre est suivi de regrets et de chagrins amers, parce que la vie est plus difficile qu'on ne l'avait pensé.

D. *Est-ce que d'autres souffrent aussi ?*

R. Oui, quand des cultivateurs abandonnent de cultiver la terre, les produits de la terre nécessaires à la vie sont plus rares. Tout le monde souffre, mais surtout les ouvriers.

D. *Est-il nécessaire qu'on en vienne à estimer davantage et à apprécier mieux la profession agricole ?*

R. Oui, pour que toutes les classes de la société rendent justice à l'état agricole, et pour qu'elles lui donnent au moins l'encouragement du respect.

D. *Quel bien résulterait-il de là ?*

R. Il résulterait que les cultivateurs auraient plus de confiance dans leur profession, si elle était regardée comme honorable autant qu'elle le mérite et qu'ils s'y attacheraient de plus en plus.

D. *L'agriculture en général serait-elle plus prospère?*

R. Oui, les cultivateurs s'appliqueraient plus à leur travail, les produits de la terre seraient plus abondants et il y aurait moins de gêne et plus de bonheur parmi les hommes. En un mot la richesse publique serait plus grande.

" Je saisis cette occasion où toutes les classes de la société sont réunies, en cette fête de l'agriculture et de ses lauréats, pour demander à tous ceux qui exercent une action dirigeante quelconque, magistrats ou professionnels

commerçants ou industriels, qu'ils mettent leur influence au service de la cause agricole, qu'ils s'y intéressent, qu'ils l'aiment et qu'ils la fassent aimer. Qu'on enseigne partout le respect de la profession agricole et que les enfants grandissent dans l'amour du sol. Je fais particulièrement cette demande à tous les membres de notre clergé qui n'a jamais manqué de soutenir et de défendre nos causes nationales.

" Qu'on proclame partout que l'agriculture est l'occupation maîtresse d'où découlent toutes les autres et qu'elle occupe dans l'organisme social et économique le rôle le plus prépondérant et vraiment indispensable. Qu'on proclame aussi que la noblesse de sa mission comme l'importance de ses travaux et de ses efforts lui donnent droit à l'encouragement et au respect de tous les bons citoyens quelle que soit la position qu'ils occupent.

" La satisfaction des besoins matériels ne peut suffire au cultivateur. Son âme est d'autant plus sensible qu'elle est en rapports immédiats et constants avec l'œuvre de la création dans le travail quotidien. Il a des aspirations vers le bien et vers la beauté. Il a aussi besoin de l'appréciation favorable et juste de ceux qui l'entourent pour s'attacher à sa profession et jouir du bonheur qu'elle donne toujours à ceux qui l'aiment."

Extrait du discours de l'honorable J.-Ed. Caron, ministre de l'Agriculture de la province de Québec, aux lauréats du mérite agricole, 1915.

CHAPITRE SIXIEME

—

Le travail agricole, le travail industriel et la richesse publique

D. *Dites-vous que la prospérité de l'agriculture augmente la richesse publique ?*

R. Oui, dans un pays, plus les cultivateurs sont nombreux et plus ils s'appliquent à leur travail, plus est grande la richesse publique.

D. *Qu'appelez-vous la richesse publique?*

R. Ce sont toutes les choses qui servent aux besoins de la vie. Quand ces choses sont abondantes, la richesse publique est grande et les hommes sont plus heureux.

D. *Toutes ces choses sont-elles également nécessaires ?*

R. Non, les unes sont absolument nécessaires et indispensables, les autres sont moins nécessaires, d'autres sont seulement utiles.

D. *De quoi est faite la richesse publique ?*

R. La richesse publique est faite de tout ce qui est produit par le travail des hommes.

D. *Tous les hommes sont-ils obligés de travailler?*

R. Oui, tous les hommes sont soumis à la loi du travail. Le St-Esprit nous dit que l'homme est fait pour travailler comme l'oiseau pour voler et que celui qui ne travaille pas ne mérite pas de manger.

D. *Comment le travail industriel des usines et des manufactures concourt-il à augmenter la richesse publique ?*

R. Dans les usines et les manufactures, les ouvriers prennent les matériaux à l'état brut, le bois, le fer, la laine, le coton, etc. ; ils transforment ces matériaux qui ont ensuite plus de valeur et qui servent aux besoins de tous les hommes.

D. *Le travail des ouvriers dans les usines et les manufactures augmente-t-il autant la richesse publique que le travail agricole ?*

R. Non. Les ouvriers travaillent sur des matériaux existants, ils ne les font pas sortir des entrailles de la terre, tandis que les cultivateurs travaillent pour produire ce qui n'existe pas. Les cultivateurs font sortir de la terre ce qui

entretient la vie et ce que les ouvriers achètent avec le prix de leur travail.

D. *C'est donc le travail agricole qui contribue plus que tout autre à produire la richesse publique?*

R. Oui, c'est le travail agricole qui de plus profite à tous les hommes, tandis que certain travail industriel ne profite qu'à un petit nombre.

" Plus que toute autre, la profession d'agriculteur est d'une nécessité indispensable. C'est elle qui détient la vraie richesse de toute la nation. Elle est vraiment la nourricière du peuple, tout dépend d'elle dans l'ordre matériel. Elle est l'instrument naturel dont la divine Providence, qui veille sur les besoins de l'humanité, se sert pour donner à tous le pain quotidien, c'est-à-dire tout ce qui appartient à la vie physique. C'est à elle que s'adresse la confiance publique dans les perturbations sociales. Sans doute le commerce importe beaucoup à la prospérité générale, l'industrie joue elle-même un rôle très grand, surtout en ce qu'elle maintient l'équilibre de l'activité humaine, et qu'elle répartit dans toutes les sphères, selon la demande, les choses façonnées pour l'agrément et les commodités de la vie ; mais, l'on peut aisément se figurer un peuple vivant en dehors de tout échange international de produits, et sans industrie autre que celle qui s'exerce au sein des familles, ou au moins dans une mesure très res-

treinte, tandis qu'il est impossible de supposer, même un instant, que l'on puisse vivre sans l'agriculture ; et par ailleurs l'industrie et le commerce ne sauraient exister qu'autant que l'agriculture leur fournit la matière de leurs opérations. Et c'est bien ce qui est rendu manifeste par les circonstances actuelles.

" L'agriculture est donc véritablement la coopératrice de Dieu, pour fournir la nourriture corporelle aux hommes, et par voie de conséquence, c'est à elle qu'il appartient de remplir le rôle bienfaisant qui consiste à prévoir et à prévenir les désastres ruineux, suite naturelle et terrible des crises sociales."

(*Lettre pastorale de Mgr J. M. Emard, évêque de Valleyfield, 25 avril* 1915.)

Le progrès

D. *Qu'appelez-vous progrès ?*

R. Le progrès c'est l'amélioration, c'est l'avancement vers un état plus parfait.

D. *Direz-vous qu'il y a progrès quand la richesse publique augmente?*

R. Oui, il y a progrès quand la richesse publique augmente.

D. *Est-ce que l'établissement d'une manufacture nouvelle dans un village est toujours un progrès et un signe que la richesse publique augmente?*

R. Non, ce n'est pas toujours un progrès ni un signe que la richesse publique augmente.

D. *Quelles conditions faut-il pour que ce soit un progrès ?*

R. L'établissement d'une nouvelle manufacture est un progrès si le travail des ouvriers devient plus régulier et plus constant, et si leur salaire est assez élevé pour leur assurer un bien-être plus grand, en un mot si l'établissement répond au besoin général de la localité.

D. *Est-ce que cela n'arrive pas toujours ?*

R. Non, trop souvent des cultivateurs succombent à la tentation de laisser leurs terres pour devenir ouvriers de manufactures. Par là les ouvriers sont de plus en plus nombreux, leur bien-être n'est pas plus grand et la production du sol diminue. Il n'y a pas de progrès si la production du sol diminue.

———

" Il ne faut pas cesser de le redire : notre race est une race agricole. C'est donc vers l'agriculture que le peuple canadien-français doit se porter, s'il veut conserver son caractère distinctif. On ne saurait trop l'engager à suivre les destinées que Dieu lui a tracées. Un sociologue français a remarqué que partout où l'élément français s'est implanté dans le monde, au Canada, à la Louisiane, en Afrique, il a subsisté par l'agriculture ; il a reculé ou dis-

paru avec elle. Cette constatation devrait nous attacher pour toujours à la culture des champs.

" D'ailleurs l'agriculture donnera à notre peuple la vraie supériorité. Par elle, déjà, nous nous sommes refaits et avons pris place au premier rang. Par elle encore, nou acquerrons cette vigueur physique et morale qui nous rangera parmi les peuples forts. Un philosophe n'a-t-il pas écrit que le meilleur peuple est celui qui est formé d'agriculteurs? Ce philosophe a raison ; le travail de la terre fortifie le corps et donne à l'âme une salutaire virilité. Il ne faut pas hésiter à le dire, nulle part ailleurs que dans la carrière agricole on ne trouvera plus de force et de santé. plus de sang pur et de poitrines puissantes Nulle part ailleurs aussi, on ne rencontrera plus de garanties pour la pureté des mœurs, pour la dignité de la vie, pour la fidélité à la religion. Il semble que l'agriculture soit, comme l'âme humaine, naturellement chrétienne.

" En effet, l'homme des champs est près de Dieu ; il travaille avec lui. Il sème, et c'est Dieu qui donne à son grain la fécondité ; Dieu fait croître, mais c'est l'agriculteur qui émonde et prépare la moisson. Pour tout son travail, il se sent dans la main de Dieu. C'est de Lui qu'il attend les fécondantes rosées, les jours ensoleillés, une germination favorable, une abondante récolte. Et ainsi, vous tous, courageux laboureurs de nos campagnes, heureux semeurs de blé, vous êtes les collaborateurs de Dieu. Soyez fiers de votre vocation ! Dieu vous aime et vous bénit, parce que vous avez conservé pure et vigoureuse, au milieu de nous, la foi de nos pères."

S. G. Mgr A.-X. Bernard,
Evêque de St-Hyacinthe.

— Lettre pastorale.

Les nombreuses populations ouvrières et la prospérité publique

D. *Est-ce que les nombreuses populations ouvrières des villes et les manufactures qui les emploient ne sont pas une marque de la prospérité publique?*

R. Non, pas autant que certains hommes semblent le croire.

D. *Ne voit-on pas de grandes fortunes dans les grandes villes ?*

R. Oui, mais la fortune des particuliers ne fait pas toujours la fortune publique, et c'est au milieu des populations ouvrières des grandes villes qu'on rencontre les grandes misères.

D. *D'où viennent ces misères ?*

R. Elles viennent de diverses sources, mais elles seraient diminuées considérablement si les ouvriers pouvaient toujours, avec leur salaire, obtenir les produits de la terre nécessaires à l'entretien et à la vie de leurs familles.

D. *Pourquoi ne le peuvent-ils pas?*

R. C'est parce que les produits de la terre ne sont pas assez abondants et que les prix en sont trop élevés. Cela revient à dire que la population agricole qui cultive la terre n'est pas assez

nombreuse et que le sol ne produit pas assez pour alimenter convenablement les populations des villes, ou encore que les populations ouvrières sont trop grandes pour le nombre des cultivateurs. De là la misère chez beaucoup de familles d'ouvriers.

D. *Les populations ouvrières ne sont donc pas toujours heureuses de leur sort?*

R. Non. Beaucoup de familles d'ouvriers regrettent amèrement la vie plus facile qu'elles ont laissée à la campagne. Il arrive même que les ouvriers arrêtent de travailler et déclarent des grèves pour obtenir un salaire plus élevé, menaçant ainsi la paix publique.

D. *Les ouvriers qui agissent ainsi ont-ils toujours tort?*

R. Non, mais s'ils n'ont pas toujours tort, ils n'ont pas toujours raison.

D. *Des mouvements semblables ont-ils lieu chez les cultivateurs?*

R. Non, la classe agricole ne connaît pas les grèves. Quand elle forme la majorité du pays, elle est le plus solide soutien de la tranquillité publique et même de la religion.

D. *Voulez-vous nommer les obstacles à la prospérité publique?*

R. Ils sont trop nombreux pour les mentionner tous.

D. *Nommez-en quelques-uns?*

R. C'est la désertion du sol, c'est l'abandon de la terre, c'est le manque d'application à l'agriculture, c'est l'aversion pour le travail de la terre qu'on croit, bien à tort, plus pénible et plus humiliant que le travail des manufactures. A cela il faut ajouter le luxe, l'alcoolisme, le manque d'ordre et d'économie, la prodigalité, l'imprévoyance et le manque de connaissance agricoles suffisantes.

" Notre sol, terre de nos aïeux, reçut comme première semence la croix ; comme première rosée fécondante le sang de nos martyrs. Son histoire est l'épopée de notre foi. Après la conquête, c'est elle qui nous a gardés. Elle nous a gardés encore par l'admirable organisation de nos paroisses, par la prière de nos clochers qui s'élancent comme de son sein, et qui la tiennent comme reliée au ciel ; par les conditions d'exceptionnelle sécurité morale et religieuse qu'elle fait à ceux qui l'aiment et qui en vivent. Achever de conquérir le sol, par un système de colonisation qui attire l'homme à la terre ; donner à l'agriculture l'importance, l'impulsion, l'orientation, les avantages qui attachent à la terre ceux qui y sont, et qui y ramènent ceux qui l'ont déserteé : voilà le programme

à suivre pour garder notre héritage. Que le commerce et l'industrie nous échappent en partie, le mal n'est pas irrémédiable. Que le sol nous échappe : c'est la ruine, c'est le dénouement lamentable d'une belle épopée, c'est la chute d'un rempart où s'abrite notre foi. *Depositum custodi* !

S. G. Mgr Paul-Eugène Roy,
Arch. de Séleucie.

———

CHAPITRE SEPTIEME

La plus grande somme de bonheur est au sein des familles agricoles

D. *Quelle est la classe d'hommes qui jouit de plus de bonheur ?*

R. C'est la classe agricole. Ce sont les cultivateurs.

D. *Pourquoi dites-vous que les cultivateurs jouissent de plus de bonheur ?*

R. Je dis que les cultivateurs jouissent de plus de bonheur parce que :

1° Les cultivateurs jouissent d'une plus grande liberté et de plus d'indépendance dans l'exercice de leur profession et l'exécution de leurs travaux ;

2° Les cultivateurs sont les maîtres du sol qu'ils travaillent, chacun d'eux peut dire en toute vérité qu'il est chez lui ;

3° Le travail agricole et la vie à la campagne sont plus favorables à la santé et à une longue vie ;

4° Les familles agricoles sont plus stables ;

5° Les conséquences du travail agricole durent plus longtemps ;

6° Les cultivateurs n'ont pas à redouter autant que beaucoup d'autres la rareté des choses nécessaires à la vie ;

7° Tout cultivateur peut dire avec une fierté bien légitime que son existence à cause de son travail est plus utile à la société et qu'il accomplit une très noble mission ;

8° Les enfants des familles agricoles sont plus unis dans le travail auquel ils sont habitués de bonne heure et auquel ils s'appliquent ensemble sous la direction paternelle, pour leurs futurs établissements ;

9° La pratique des vertus domestiques et chrétiennes se conserve plus facilement et plus sûrement à la campagne et dans les familles agricoles.

Et il serait possible de mentionner beaucoup d'autres excellentes raisons en faveur des grands avantages que procure la vie agricole.

" Quand vous serez de retour dans vos foyers, continuez de prêcher d'exemple afin de garder vos fils auprès de vous. Dites-leur qu'en cultivant la terre, ils s'assurent un avenir

plein de bonheur ; dites-leur combien honorable est votre profession, et combien est enviable la part que la Providence leur a accordée. Faites en sorte qu'ils s'estiment heureux de vivre à l'ombre de la maison des ancêtres et qu'ils soient possédes du désir de ne jamais la quitter. Vous êtes les privilégiés. Conservez vos enfants près de vous ; gardez-les au berceau qui fut le vôtre et à la maison qui fut celle de vos pères. Faites-leur comprendre que par l'indépendance qu'elle procure, la profession agricole est comparable à nulle autre et qu'elle est loin de présenter les difficultés qu'elle présentait autrefois. En un mot, enseignez-leur qu'il n'est rien de plus beau et de plus grand que le travail des champs, que le labeur de tous les jours et qu'un champ fertile et bien cultivé est le vrai trésor d'une famille assez sage pour vouloir vivre comme ses pères ont vécu.

Extrait du discours de Sir Lomer Gouin aux lauréats du Mérite Agricole, 1915 :

La liberté et l'indépendance des cultivateurs

D. *Pourquoi dites-vous que les cultivateurs ont plus de liberté et d'indépendance?*

R. Je dis que les cultivateurs ont plus de liberté et d'indépendance parce qu'ils exécutent

leur travail sans recevoir la direction de personne ; ils le commencent quand il leur plaît pour l'interrompre quand ils le jugent à propos; tandis que les ouvriers suivent les ordres de ceux qui les emploient, et qu'ils doivent commencer et finir leur travail à l'heure fixée d'avance, souvent même au son de la cloche.

D. *Les ouvriers ne peuvent-ils pas aussi cesser leur travail quand ils le veulent ?*

R. Oui, mais s'ils cessent de travailler, même une seule journée, leur salaire est diminué et leurs familles peuvent en souffrir. Si un ouvrier qui n'a que son travail pour vivre, cesse de travailler, même par maladie, la misère le guette ainsi que sa famille.

D. *Les professionnels, les marchands, les employés civils, les banquiers n'ont-ils pas autant de liverté pour leur travail que les cultivateurs ?*

R. Non, tous ces hommes doivent être assidus tous les jours à leurs bureaux ou à leurs comptoirs pour recevoir la clientèle dont ils vivent. S'ils sont absents leurs revenus seront aussi diminués et leurs familles pourront en souffrir.

D. *Et vous croyez que les cultivateurs ne sont pas tenus au travail aussi assidûment?*

R. Oui, j'en suis sûr. Quand un cultivateur a préparé ses champs de pâturages ou ses prairies, quand il a semé son grain, il peut regarder le ciel avec confiance et dire : Mon Dieu, j'ai fait ma part, à votre tour maintenant. Qu'il se repose ou qu'il entreprenne un voyage, ses champs et ses troupeaux progressent tous les jours.

D. *Qui est la cause de ces progrès ?*

R. C'est la Providence du Bon Dieu. Elle s'est associé le cultivateur dans l'œuvre de la conservation et de la continuation de la vie et elle réclame de lui pour sa part le travail de la préparation de la terre; mais c'est elle qui donne la vie au germe du grain et des plantes, c'est elle qui les fait grandir et qui les fait mûrir. Ce que le cultivateur ne peut faire, c'est la Providence divine qui l'accomplit, et cela prouve la grande liberté du cultivateur et son indépendance vis-à-vis des autres hommes. Le travail de ceux-ci peut être béni par la Providence, mais elle ne le complète pas et elle ne le perfectionne pas comme elle fait du travail du cultivateur.

———

LES CHARMES DE LA VIE RURALE

Jamais je n'oublierai l'impression profonde que me laissèrent les nombreux voyages que je fis dans l'été de 1878, dès le petit matin ; " au moulin de Stintenne ", comme l'on désignait alors la scierie de M. Stanton, située dans le haut de la Grande Rivière du Loup. En compagnie de mon oncle Denis Béland, conduisant moi-même une voiture, nous nous mettions en route vers 4 heures du matin, afin d'être de retour assez tôt pour me permettre d'être en classe à 9 heures. Le trajet était joli : après avoir traversé le village encore endormi, nous longions, jusqu'au moulin, la grande rivière dont les eaux noires et profondes coulaient entre deux rangées de grands arbres où les oiseaux annonçaient sur tous les tons le retour du jour. L'air vif et pur du matin, bientôt tempéré par les éclatants rayons du soleil levant ; l'aspect des riches fermes qui bordent le chemin de la Grande Rivière et qui s'éveillaient l'une après l'autre, semblait-il, sur notre passage ; la riche verdure des champs bordant la route ; les vaches ruminant dans l'enclos en attendant la traite du matin ; les autres bêtes se remettant à paître dans les friches, enfonçant leurs pieds dans le vert des pâturages ; le parfum des fleurs s'échappant des jardins au premier contact du soleil ; les cheminées des maisons laissant échapper en délicates volutes une fumée embaumée de cèdre, annonçant ainsi qu'une mère vaillante et dévouée préparait le repas du matin ; la tranquillité des choses contrastant avec la splendeur de la renaissance d'un beau jour, tout me révélait les beautés infinies que Dieu a répandues dans la nature, beautés, hélas !

que trop peu savent admirer. Quand les clochers de Louiseville et de Saint-Léon sonnaient les notes pieuses de l'Angelus, nous étions sur le point d'arriver dans la grande cour du moulin, où l'odeur du bois fraîchement scié nous annonçait que nos grand'charrettes ne pourraient, en dépit de leurs hautes " haridelles ", épuiser le monumental tas de *croûtes* qui servit naguère à réchauffer tant de modestes foyers à Louiseville. Et le retour se faisait, sous un soleil ardent, avec une sage lenteur que nous imposaient les lourdes charges. Durant le trajet, je pouvais, tout à loisir, goûter le charme du paysage qui se déroulait sous mes yeux. Les fermes en pleine activité, le va-et-vient des gens, le bruit joyeux des faucheuses, le chant des cigales, la brise parfumée des senteurs des trèfles blancs ou des sarrazins en fleurs, tout m'enthousiasmait, élevait mon esprit au-dessus du terre-à-terre et transportait mon âme dans cette région de l'idéal qui double le prix de la vie. — C.-J. MAGNAN. (Extrait d'un discours prononcé à Louiseville, le 27 juin 1916.)

L'HABITANT DU PAYS

D. *Qu'entendez- vousquand vous dites que les cultivateurs sont maîtres du sol et que chacun d'eux est chez lui ?*

R. J'entends que le cultivateur cultive un sol qui lui appartient ; il donne ses soins à des troupeaux qui lui appartiennent, il se sert de

machines et d'outils agricoles qui sont à lui, il habite une maison qui est la sienne, qu'il embellit, où il passe sa vie, où ses enfants sont nés, où ils grandissent et qui sera pour eux la maison paternelle qu'ils aimeront toujours. Le cultivateur est vraiment l'habitant du pays. C'est lui faire honneur que de lui dire qu'il est l'habitant. Pour lui et ses enfants, l'église paroissiale est le centre et le cœur de la patrie.

D. *Est-ce que les cultivateurs seuls ont des maisons qui leur appartiennent ?*

R. Non, à la campagne les familles d'ouvriers habitent leurs maisons et ils ont un jardin qui est à eux, mais il en est autrement dans les villes et les grands villages où le grand nombre des familles, familles d'employés de commerce et autres et les familles d'ouvriers surtout, habitent des maisons qui ne leur appartienent pas, dont ils changent souvent, allant d'un endroit à l'autre sans demeure fixe. Leurs enfants ne connaissent pas la maison où ils sont nés ; on dirait qu'ils n'ont vraiment pas de maison paternelle.

" On a dit bien des fois, et je suis heureux de le répéter après tant d'autres, que la province de Québec est essen-

tiellement et avant tout agricole, et que c'est dans l'agriculture que nous devons chercher l'accomplissement de nos destinées. C'est dans nos campagnes que naît et grandit la majeure partie de notre population. C'est dans les familles de cultivateurs que surgissent, pour la plupart les hommes qui, avec le temps, deviennent les chefs de la nation, parce que c'est dans l'atmosphère pur des champs, dans l'éducation austère des travailleurs du sol, que se forment le mieux ceux qui, plus tard, dans l'église, dans les professions libérales, dans toutes les classes de la société deviennent les âmes dirigeantes de notre vie nationale...

" Dès les premiers temps de la colonie de la Nouvelle-France, nos ancêtres avaient mis en honneur la profession des travailleurs du sol, et il existe une ordonnance de l'un de nos intendants qui établit que nos vaillants défricheurs étaient fiers de leur titre " d'habitants " et l'ordonnance défend à toute personne qui n'est pas cultivateur en possession d'une terre en culture, de se prévaloir faussement du titre " d'habitant ".

Continuez, messieurs, à chérir la noble profession que vous tenez de vos ancêtres... C'est vous surtout qui donnez à la patrie les cardinaux, les évêques, les prêtres et les religieux, les lieutenants-gouverneurs, les ministres, les magistrats, les savants, les chefs de nos grandes industries et de notre commerce."

Extrait du discours de Son Honneur le Maire de Québec, M. H. E. Lavigueur, aux lauréats du Mérite Agricole, 1916.

LE TRAVAIL AGRICOLE EST FAVORABLE À LA SANTÉ

D. *Comment savez-vous que le travail agricole et la vie à la campagne sont plus favorables à la santé?*

R. C'est par les recherches qui ont été faites. Ainsi pour un égal nombre de population, les décès dans les villes sont doubles de ceux de la campagne, et parmi certaines classes d'ouvriers des villes les décès sont même quatre et cinq fois plus nombreux que parmi les cultivateurs. Dans les villes, la tuberculose fait trois fois plus de victimes qu'à la campagne, et encore faut-il dire que très souvent les germes de cette terrible maladie sont importés de la ville à la campagne.

D. *Pouvez-vous indiquer pourquoi les santés sont moins fortes et les décès plus nombreux dans les villes ?*

R. Les causes qui affaiblissent la santé sont nombreuses. On peut indiquer les logements trop étroits et encombrés, mal aérés et mal éclairés, où le soleil n'entre pas, le surmenage, travail assidu et déprimant, inquiétudes pour l'avenir, repos insuffisant, nourriture trop peu réconfortante, alcoolisme, etc., etc.

Stabilité des familles agricoles. — Le travail agricole est durable. Sécurité du cultivateur

D. *Dites-vous que les familles agricoles sont plus stables ?*

R. Oui, on trouve parmi la classe agricole les familles les plus stables, celles qui, par exemple, habitent la même terre depuis 200 ans. C'est beau pour un pays jeune comme le nôtre.

D. *Quelles sont, croyez-vous, les causes de la stabilité de ces familles ?*

R. C'est l'amour du sol et l'attachement à la terre, conservés dans ces familles, c'est l'application au travail, c'est l'union des membres de ces familles sous l'autorité paternelle toujours respectée, c'est la conviction maintenue d'une génération à l'autre que la vie agricole est la plus sûre et la meilleure. Dans ces familles le luxe n'a pas pénétré, la tempérance a régné, on a méconnu les excès, on a pratiqué l'économie, on a su épargner, en un mot la pratique des plus belles vertus domestiques et chrétiennes a été l'ornement et la sauvegarde de ces

familles. Aussi la stabilité est un titre d'honneur à ces familles.

D. *Qu'entendez-vous quand vous dites que les conséquences du travail agricole sont plus durables ?*

R. J'entends que tout travail d'amélioration que le cultivateur donne à sa terre ne dure pas seulement un mois, une année, mais qu'il dure indéfiniment. Après des années le sol portera encore l'empreinte du travail qu'il aura reçu et des sueurs qui l'auront fécondé, et il le prouvera par les récoltes abondantes qu'il donnera en recevant un travail plus facile.

D. *Le travail ouvrier n'est-il pas aussi durable?*

R. Le travail ouvrier est durable en ce sens que les matériaux qu'il a une fois transformés ne changent plus, mais pour l'ouvrier lui-même la valeur de son travail finit chaque jour quand il reçoit son salaire de chaque jour. Son salaire une fois reçu, son travail ne lui rapporte plus rien. Il ne recevra rien l'année prochaine pour le travail exécuté aujourd'hui et dont le prix lui est payé. Aussi le travail ouvrier comme celui des autres hommes est toujours à recommencer. Le travail d'aujourd'hui ne rend

pas plus facile ni plus productif le travail de demain.

D. *Est-il certain que les cultivateurs n'ont pas à redouter autant que les autres la rareté des choses nécessaires à la vie ?*

R. Oui, c'est tout à fait certain. Quand les ouvriers et en général tous les consommateurs se plaignent amèrement de la rareté et des prix élevés des choses nécessaires à la vie, les cultivateurs peuvent avantageusement comparer leur position avec celle des autres classes. Ils ne se plaignent pas et ils ne souffrent pas parce qu'ils produisent eux-mêmes ce qui manque aux autres. Ils utilisent d'abord les fruits de leur travail avant d'offrir aux autres ce qui ne leur est pas nécessaire. Les cultivateurs jouissent d'une plus grande sécurité que qui que ce soit.

" Elle serait intéressante à raconter et à lire l'histoire de ces quelque deux cents familles, dont vous êtes ici les authentiques et heureux descendants, s'ils avaient eu le temps et la facilité d'écrire leurs mémoires, ces braves aïeux ! Si leurs mains avaient su manier la plume comme elles savaient manier la hache et la charrue, quelles précieuses archives ils auraient laissées aux historiens de notre temps !

" D'ailleurs la terre qu'ils vous ont transmise, après l'avoir fécondée de leurs sueurs, n'est-elle pas le plus beau livre d'histoire que vos mains puisse feuilleter et vos yeux parcourir ? Et ce livre, n'est-il pas vrai que vous le lisez avec amour ? que vous le savez par cœur ?

" La préface en fut écrite par ce vaillant chef de dynastie qui apporta ici, il y a plus de deux siècles, votre nom, votre fortune et votre sang. C'était un breton, un normand, un saintongeois, que sais-je ? un français, en tout cas, et un brave, à coup sûr. Avec cet homme et la femme forte qui vint avec lui, ou qu'il trouva sur ces bords, une famille nouvelle venait fortifier la colonie naissante, civiliser le royaume de Québec, et enrichir d'un sang généreux et de belles vertus la noble race canadienne-française.

" Et l'histoire commence, palpitante d'intérêt, débordante de vie. Que de fois vous les avez vu repasser dans votre imagination, ces premiers chapitres, écrits au fil de la hache, illuminés par de belles flambées d'abatis, et gardant encore aujourd'hui les âcres et fortifiantes senteurs des terres neuves, que déchirent la pioche et la herse, et où germent les premières moissons. Ce sont les années rudes mais combien fructueuses, des premiers défrichements ; c'est la glorieuse épopée de la terre qui naît, de la civilisation qui trace pied à pied son lumineux sillon à travers l'inculte sauvagerie des hommes et des bois. Chaque coup de hache, alors, est une belle et patriotique action ; chaque arbre qui tombe est un ennemi vaincu ; chaque sueur qui arrose le sol est une semence féconde. Et comme elle était simple et bonne la vie de ces héroïques pionniers ! La maison — la première qui orna le champ où s'élèvent aujourd'hui vos confortables demeures — dressait au bord de l'abatis, sa rudimentaire charpente de bois rond, dominant

à peine les souches avoisinantes ; de son seuil rustique, la femme et les enfants pouvaient voir le colon conduire ses bêtes et sa charrue, faire le geste sublime du semeur, ou moissonner à l'automne les fruits que la terre et Dieu donnaient à son travail. Leurs yeux s'emplissaient de ce doux spectacle, et dans le cœur des tout jeunes grandissait le désir, j'allais dire la passion de devenir eux aussi, un jour, des " faiseurs de terre " et des faucheurs de moissons.

" On ne connaissait guère, sous ces rudes lambris, les envies prétentieuses et les exigences malsaines. La forêt toute voisine, qui bornait l'horizon, bornait aussi les désirs. Le fils s'attachait à ce sol qui prenait toutes les énergies et où semblaient germer toutes les espérances de son père.

" Reculer chaque année les limites de cet empire naissant, arracher à la forêt les trésors de vie qu'elle cache, pour que la terre nourricière suffise aux générations qui grandissent ; telle est la saine et forte ambition qui travaillait ces cœurs simples et ces esprits robustes.

" En vérité, il est beau ce premier champ de l'épopée familiale et de la terre paternelle ! Nulle part vous ne sauriez trouver d'aussi utiles enseignements ni d'aussi nobles leçons.

" Puis le livre se continue ; chaque chapitre ajoute un nom à la série des générations, un anneau à cette chaîne vivante qui se fortifie en s'allongeant, parce qu'elle reste ancrée au même sol. Pendant que l'abatis entame chaque année la forêt qui cède et qui fuit à l'horizon, de beaux champs étalent au soleil leur verdoyant tapis, où la charrue se promène, lente, majestueuse, conquérante, traçant son sillon droit et lisse. Le colon a vaincu, la terre est soumise, et livre plus volontiers ses richesses. La vie toujours simple et austère, devient plus calme et plus facile. C'est

l'histoire des générations qui vous ont précédés, l'histoire de cet aïeul vénérable que vous avez vu penché sur votre berceau ; dont les récits ont charmé votre oreille d'enfant, et dont la verte et toujours active vieillesse gardait si vivantes sous vos yeux les souvenirs et les traditions des âges disparus.

" Et ce livre poursuit ainsi ses chapitres jusqu'à la page à moitié blanche que vous êtes en train d'écrire vous-mêmes. Je suis bien sûr, que vous vous appliquez à ne pas trahir un si glorieux passé, et que le chapitre écrit ou vécu par vous sera digne en tous points des chapitres précédents. Si vous avez tant à cœur de laisser à la terre ancestrale un nom qui l'honore, c'est que vous voulez pour elle des maîtres qui la travaillent avec amour et respect. Vous sentez qu'elle est bonne et bienfaisante la terre qui a nourri vos aïeux. Elle est en quelque sorte consacrée par les labeurs, les souffrances, les vertus et les mérites des nombreuses générations qui vous l'ont gardée. L'âme de ces vaillants a laissé quelque chose d'elle-même aux arbres de vos forêts, aux sillons de vos champs, aux ruisseaux de vos plaines. Bon sang ne saurait mentir et noblesse oblige. Gardez donc, avec le culte du sol natal, la fidélité aux traditions et aux vertus qu'il vous prêche.

" Soyez simples dans vos goûts et modérés dans vos désirs. Évitez le luxe qui dévore la terre et ruine les héritages. Ne vous créez pas ces besoins factices, ces exigences de fantaisie qui ouvrent partout des fissures par où se perdent les fruits de l'épargne, vous souvenant que la richesse est faite non pas tant de ce que l'on gagne que de ce que l'on économise. Travaillez avec énergie et persévérance ; la terre devient stérile sous les pas du paresseux. Sachez le prix du temps, et n'en gaspillez aucune parcelle ;

le temps se venge terriblement de ceux qui ne lui font pas l'honneur de l'utiliser.

" Soyez sobres, aussi. L'intempérance est le fléau du sol. C'est le mal de presque toutes les terres qui meurent.

Soyez catholiques croyants et pratiquants. La foi simple et robuste forme la plus belle portion de votre héritage. Vos terres sont riches plus encore des bénédictions de Dieu que du labeur des hommes. Prenez garde de détourner le cours de ses bienfaisantes bénédictions. Aimez par dessus tout votre Père qui est aux cieux ; recevez avec reconnaissance de ses mains le pain de chaque jour ; faites sur terre sa sainte volonté, et cherchez d'abord à mériter son royaume.

" Enfin, ayez à cœur d'élever sur ce sol des enfants qui s'y attachent, qui soient capables de recueillir votre héritage et de gardersans tache votre beau blason familial".

Paroles de MONSEIGNEUR P.-E. ROY, *archevêque de Séleucie, aux représentants des familles qui occupaient la même terre depuis deux cents ans.*

———

CHAPITRE HUITIEME

—

Encouragement à l'Agriculture. — L'opinion et la science agricole

D. *Vous avez dit dans les chapitres précédents que l'agriculture a été créée par Dieu pour entretenir la vie qui est le plus grand bien ; vous avez dit que le travail agricole est le plus noble de tous les travaux et qu'il est absolument nécessaire aux particuliers, aux familles et aux nations ; vous avez dit que la prospérité publique dépend de l'agriculture et que la classe agricole est celle qui jouit de plus de bonheur, Puisqu'il en est ainsi, qu'est-ce qu'il y a à faire en tous les pays et particulièrement pour nous dans la province de Québec ?*

R. Il faut que l'agriculture reçoive les plus sûrs et les plus forts encouragements.

D. *Le sol de notre province est-il par lui-même favorable à l'agriculture?*

R. Oui, le sol de notre province est même plus favorable qu'en certains pays où l'agriculture est prospère.

D. *Quel est le premier encouragement qu'il faut donner à l'agriculture?*

R. Le premier encouragement à donner à l'agriculture c'est la formation d'une opinion publique qui lui soit favorable pour que sa dignité et sa noblesse soient reconnues de tous et pour qu'elle soit estimée comme elle le mérite.

D. *Est-ce que déjà cet encouragement ne lui est pas donné ?*

R. Oui, et avec assez de succès par un grand nombre d'hommes, mais il faut que cette bonne opinion pénètre partout, dans toutes les familles et dans toutes les classes, pour qu'on en vienne à dire et à croire que la profession agricole est la plus noble des professions, et qu'un jeune homme instruit ne saurait mieux faire que d'embrasser la carrière agricole ; pour que les fils de cultivateurs s'estiment heureux de continuer les traditions de leurs familles, et pour que les jeunes filles soient fières de pouvoir unir leur vie à celle d'un travailleur du sol.

" Votre patriotisme messieurs, apparaît moins éclatant que celui déployé sur les champs de bataille, mais il n'en est pas moins efficace et glorieux. Et, si pour vous

récompenser vous n'avez pas la médaille militaire, vous avez celle du Mérite Agricole dont vous devez être fiers comme d'un titre de noblesse.

Le vénérable curé Labelle, qui fut l'apôtre de la colonisation dans cette province, avait été à même d'apprécier les bienfaits du Mérite Agricole en France. Il avait attiré sur cette chevalerie de l'agriculture, créée dans notre ancienne mère-patrie, l'attention de l'honorable M. Mercier. Celui-ci s'était épris de l'idée et, ayant lui-même un jour assisté à une cérémonie du Mérite Agricole, en France, il en avait été tellement impressionné qu'il décidât sur le champde doter la province de Québec d'une institution semblable.....

" C'est maintenant plus que jamais le temps de rappeler publiquement que l'agriculture est la première source de toute prospérité, et que c'est dans le travail libre et paisible de la terre que se trouve la plus grande somme de vrai bonheur."

Extrait du discours de Son Honheur le lieutenant-gouverneur de la Province de Québec. l'honorable P.-E. Leblanc. aux lauréats du Mérite Agricole, 1915.

La science agricole

D. *L'agriculture a-t-elle besoin d'être encouragée d'une autre manière ?*

R. Oui, par les connaissances agricoles, c'est-à-dire par la science agricole recommandée sûrement et mise à la portée de tous les cultivateurs.

D. *A quoi sert la science agricole ?*

R. La science agricole enseigne à conserver et à augmenter la fécondité du sol, elle rend le travail plus facile et plus productif et elle donne des raisons véritables pour faire adopter les pratiques qu'elle recommande.

D. *La science agricole est-elle nécessaire?*

R. Oui, la science agricole est nécessaire au cultivateur comme la science de la médecine est nécessaire au médecin et comme la science de la loi est nécessaire à l'avocat.

D. *Est-ce que généralement les cultivateurs possèdent la science agricole suffisante?*

R. Non, le nombre des cultivateurs instruits des choses de leur profession est bien petit.

D. *La science agricole est-elle une science comme les autres sciences ?*

R. Non, elle est plus étendue, elle embrasse plusieurs autres sciences dont elle sait utiliser les travaux et les découvertes, de sorte que celui qui possèderait la science agricole aurait des connaissances plus étendues que celles de la plupart des hommes.

D. *Quels moyens les cultivateurs ont-ils de s'instruire ?*

R. Ce sont d'abord les écoles d'agriculture, les journaux d'agriculture, les conférences agri-

coles, les cours abrégés d'agriculture, puis les cercles agricoles, les sociétés d'agriculture, etc. Ces moyens d'instruction produiraient d'excellents résultats si les cultivateurs voulaient en profiter.

D. *Vous dites que les cultivateurs ne profitent pas assez de ces moyens d'instruction qui leur sont offerts?*

R. Oui, et c'est fort regerttable. Ainsi les renseignements fort utiles contenus dans le " Journal d'Agriculture " sont perdus pour un grand nombre.

D. *Est-ce qu'un cultivateur qui suit les recommandations de la science agricole peut toujours espérer des récoltes plus abondantes ?*

R. Oui, et même quand la température sera défavorable il obtiendra des récoltes supérieures à la moyenne de celles des autres cultivateurs.

D. *Croyez-vous qu'il y aurait un grand progrès agricole dans la province si tous les cultivateurs s'appliquaient à acquérir la science agricole et à la mettre en pratique ?*

R. Oui, un grand progrès se produirait et en peu d'années les revenus des cultivateurs, c'est-à-dire les produits de la terre pris dans l'ensemble, seraient doublés.

" L'agriculture est la mère nourricière de l'humanité. C'est le grand rôle que le Bon Dieu lui a assigné dans le monde. Partant de ce principe, on comprend que, toujours, la classe agricole devra être la plus nombreuse sur la terre. Cette classe étant donc appelée à dominer par le nombre et jouant le rôle le plus prépondérant ici-bas, après celui du prêtre, étant de fait la seconde en importance au point de vue social, doit être à la hauteur de la position. Pour y atteindre et s'y maintenir, elle doit donc s'instruire dans tout ce qui concerne son état, et non gaspiller son temps et son argent à faire acquérir à ses enfants une science inutile et même propre à les déclasser. Au contraire, elle doit s'attacher à diriger leur éducation vers tout ce qui peut améliorer leur position comme agriculteurs, vers tout ce qui peut élever l'agriculture à son vértable niveau dans la société, la perfectionner et en faire ce qu'elle est véritablement, quand elle est bien conduite, un art admirable appelé à la haute fonction d'aider toutes les autres classes de l'humanité à accomplir sur la terre la mission que Dieu a confiée à chaque créature humaine en lui donnant la vie."

(M. J.-C. CHAPAIS, *L'Œuvre des Ecoles Ménagères*, conférence au Congrès des Missionnaires agricoles, 1906.)

CHAPITRE NEUVIEME

—

L'encouragement à l'agriculture est une œuvre sociale excellente

D. *Est-ce faire une œuvre patriotique que d'encourager l'agriculture ?*

R. Oui, et celui qui s'y emploie est un bon serviteur de son pays.

D. *A qui appartient-il d'encourager le progrès agricole ?*

R. Il appartient d'encourager le progrès agricole à tous ceux qui ont de l'influence par leur position et leur instruction, et à tous ceux qui ont des connaissances agricoles suffisantes, mais en premier lieu c'est la part des ministères de l'agriculture.

D. *Est-ce que dans notre province et déjà depuis longtemps nos ministères d'agriculture ne se sont pas occupés du progrès agricole ?*

R. Oui, sans doute et surtout depuis quelques années plus que jamais et avec succès.

D. *Pouvez-vous apprécier le bien qui résulte d'un encouragement sûr et effectif donné au progrès agricole?*

R. Non, le bien qui est ainsi produit a une portée trop grande pour le mesurer.

D. *Est-ce qu'autrefois l'agriculture avait aussi besoin d'encouragement?*

R. Oui, dans tous les pays et chez tous les peuples les chefs d'Etat qui ont compris combien l'agriculture est nécessaire à la vie et à la prospérité d'une nation, et qui ont connu les besoins de la classe agricole se sont efforcés de protéger l'agriculture. L'histoire dit qu'ils ont augmenté par là le bonheur des peuples et qu'ils ont mérité la reconnaissance publique.

D. *Vous dites que celui qui protège l'agriculture fait un bien d'une très grande portée ; quel est donc celui qui fait un plus grand bien, de celui qui établit une manufacture, de celui qui donne sa fortune aux pauvres ou de celui qui fait progresser l'agriculture?*

R. C'est celui qui fait progresser l'agriculture.

D. *Donnez la raison de cette réponse ?*

R. Celui qui établit une manufacture fait du bien à quelqu'un sans doute, mais la richesse publique s'en ressent faiblement et un petit

nombre d'ouvriers seulement en profitent quelque peu ; celui qui donne sa fortune aux pauvres fait certainement une œuvre très méritoire devant Dieu, mais tous les pauvres du pays ne sauraient en profiter, et au point de vue humain les bienfaits de cette œuvre n'existeront plus quand la fortune sera dépensée. Celui qui fait progresser l'agriculture du pays fait un bien incalculable : il active l'ardeur au travail, il rend le travail moins pénible et plus productif, il augmente la richesse publique et le bien-être général est plus grand. De plus le progrès qu'il détermine ne s'arrête pas mais il va s'augmentant avec les années.

D. *Est-ce un devoir pour les hommes que de tâcher de faire du bien aux autres ?*

R. Oui, c'est un devoir de charité chrétienne qui s'appelle aussi le devoir social.

D. *Qu'entendez-vous par devoir social ?*

R. Par devoir social j'entends l'obligation qui lie les hommes les uns envers les autres. Dans une famille le frère aide son frère, c'est un devoir naturel. De même dans la grande famille humaine qui est la société, tout citoyen doit, suivant ses moyens, suivant les besoins et suivant l'occasion aider les autres hommes, ses frères, de son influence, de ses connaissances

et de ses conseils, sans parler du devoir de l'aumône aux pauvres. C'est ainsi que font les bons citoyens qui comprennent leur devoir social.

" On nous a dit, Messieurs, que la noblesse d'Europe ne reconnaissait que deux professions : les armes et la charrue ; les armes, par besoin, par esprit de conquête ; la charrue par goût. Mais la noblesse de notre pays a toujours cumulé les deux professions. Nos ancêtres ont défriché le premier sol, le fusil d'une main et la hache de l'autre. (Appl.)

" Messieurs, de cette noblesse d'autrefois, il en est resté parmi nous, et c'est elle encore qui nous donne l'exemple, Les seigneurs de jadis défrichaient la terre côte à côte avec leurs censitaires ; ils étaient toujours prêts à crier : aux armes ! quand l'Iroquois cruel se présentait. Aujourd'hui cette même noblesse s'honore encore du titre de cultivateur, et quand l'occasion s'en présente, elle dit : Étudiez. La récolte n'a pas été bonne dans tel champ, la production n'a pas été aussi considérable que vous vous y attendiez, ce n'est pas la Providence qu'il faut accuser, ce n'est pas le soleil qui vous a manqué, ce n'est pas le sol qui s'est desséché, mais c'est le défaut d'instruction agricole.

" Oui, votre carrière est noble, et malheur aux peuples, malheur aux jeunes gens que la fierté chasse loin des champs, croyant que la vie est plus brillante et plus belle à la ville, croyant qu'ils porteront des habits qui feront d'eux de plus beaux cavaliers.

“ Leur erreur est grande. Et ce que j'ai admiré surtout ce soir, parmi les lauréats, c'est que presque tous les hommes étaient vêtus de l'étoffe faite de la laine de leurs brebis. (Appl.)

“ Et ceux qui ont été les plus applaudis, ce sont ceux qui se sont présentés ici habillés d'étoffe du pays. Suivez cette louable habitude de vous suffire à vous-mêmes.

(*Discours de* l'HONORABLE R. ANGERS, lieutenant-gouverneur de la province, à l'inauguration de l'Ordre du Mérite Agricole, 1890.)

CHAPITRE DIXIEME

—

L'éducation agricole

D. *Suffit-il de cultiver une terre selon les enseignements de la science agricole et d'en obtenir des récoltes abondantes pour rendre une famille heureuse et prospère présentement et dans l'avenir?*

R. Non, bien cultiver la terre et en obtenir des récoltes abondantes, c'est surtout la part du chef de famille. C'est beaucoup mais ce n'est pas assez pour assurer la prospérité et le bonheur d'une famille. Un autre travail reste à accomplir en même temps et qui est de la plus haute importance.

D. *A qui appartient ce travail ?*

R. Il appartient surtout à la mère de famille.

D. *En quoi consiste ce travail qui est surtout la part de la mère de famille ?*

R. Ce travail consiste dans la bonne tenue de la maison pour utiliser au mieux possible, à l'avantage de la famille pour le présent et pour

l'avenir, ce qui a été produit par la terre et ce qui en revient; mais il consiste avant tout dans l'éducation particulière que la mère doit donner à ses enfants.

D. *Qu'entendez-vous par cette éducation particulière?*

R. J'entends que les enfants des cultivateurs doivent apprendre à aimer la profession agricole pour sa dignité, pour les bienfaits précieux qu'elle procure et à se montrer fiers de conserver et continuer les traditions de leurs familles.

D. *Vous dites que cette éducation doit être surtout donnée par la mère de famille ?*

R. Oui, comme l'éducation chrétienne et en même temps que l'éducation chrétienne.

D. *Est-ce qu'elle réussira toujours?*

R. Oui, si la mère de famille ne se laisse pas elle-même éblouir par le mirage trompeur de la vie à la ville ou au village, et si son amour de sa famille et son dévouement sont dirigés par un jugement sage et éclairé, en un mot si elle connaît la valeur de cette éducation agricole pour sa famille.

D. *Et vous croyez que cette éducation agricole contribue au bonheur des familles?*

R. Oui, puisque suivant l'institution divine l'état agricole est l'état normal de l'homme en

quelque sorte, et puisqu'elle met au cœur l'amour de la profession agricole et l'amour du sol.

D. *Est-ce que l'éducation agricole dans la famille est le plus sûr moyen d'inspirer l'amour de la profession agricole ?*

R. Oui, c'est le plus sûr moyen et peut-être le seul moyen efficace. Pour faire un bon chrétien d'un enfant, sa mère doit de bonne heure et souvent lui parler de la vertu qu'elle pratique elle-même et des récompenses qu'elle mérite, de même aussi, pour faire un cultivateur qui soit fier de sa profession, qui soit attaché au sol et qui accomplisse généreusement le travail de la terre, rien ne remplacera les exemples, les recommandations et la conduite de sa mère.

D. *A quoi doit-on s'attendre si cette partie de l'éducation manque dans les familles de cultivateurs?*

R. Il faut s'attendre à ce que l'on voit trop souvent. Si on n'aime pas le travail agricole, on s'applique de moins en moins à la culture, les revenus diminuent, on s'endette et l'état de la terre accuse l'indifférence de ses maîtres qui l'abandonnent.

D. *Que faut-il donc penser d'une jeune fille de famille de cultivateurs qui après avoir obtenu*

un diplôme ou un brevet d'enseignement au sortir du pensionnat, croirait déchoir si elle devenait la femme d'un jeune homme cultivateur ?

R. Il faut penser que malgré son instruction, l'éducation de cette jeune fille a été grandement défectueuse, soit dans sa famille, soit au pensionnat, soit aux deux endroits, et qu'elle est peu préparée pour être plus tard le trésor et l'ornement de sa maison comme doit être la femme qui a une maison à conduire et une famille à élever, suivant la parole du St-Esprit.

" Pour moi rien n'est au-dessus du cultivateur. Je salue avec respect sur le seuil de leurs demeures ces braves familles qui vivent au sein de la belle et honnête nature, dans la pure atmosphère des champs, plus près de Dieu que nous. Pour un de leurs jours sereins et laborieux, je donnerais un mois de nos folles agitations.

" Enseignons à nos fils, s'ils sont nés au milieu des champs, qu'un brevet de médecin, d'avocat ou de notaire ne les élève pas. Qu'ils soient fiers de recueillir la succession paternelle et qu'ils n'avilissent pas, en la méprisant, une profession qui n'a pas de supérieure.

" Instruisons-nous, si nous voulons, et sachons, en la relevant, faire de l'agriculture l'aristocratie de notre peuple.

" C'est d'elle, aussi bien, que nous vient ce que nous avons de meilleur. C'est des réserves de nos campagnes c'est du sein de leurs familles patriarcales que surgissent constamment les hommes qui font l'honneur de notre pays."

(Madame Dandurand.)

" C'est toujours une surprise pour moi de voir, dans un pays agricole comme le nôtre et où les cultivateurs ont une si belle histoire, que l'agriculture ne soit pas plus en honneur, et les *habitants* plus conscients de la grandeur de leur état. Plusieurs d'entre eux croient se hausser dans la société en devenant épiciers. Des filles de ferme se vantent, comme d'une ascension, d'être devenues filles de magasin. J'en ai vu regarder avec dédain une ancienne compagne des champs, parce que leur père avait échangé sa ferme pour une auberge.

" C'est une de nos maladies sociales et cela fait pitié.

" Est-ce donc une honte de rester fidèle à l'agriculture, condition normale de l'humanité ? de travailler plus immédiatement en collaboration avec Dieu, dont la pluie féconde les champs et dont le soleil mûrit les moissons ? Le Christ n'a-t-il pas choisi la campagne pour y travailler pendant trente ans ? et n'est-ce pas sous l'aspect d'un jardinier qu'il s'est montré à Madeleine, au matin des gloires de la résurrection ?" (P. L. Lalande, S.J.)

CHAPITRE ONZIEME

—

La tenue de la maison. — La science du ménage

D. *Qu'appelez-vous bien tenir une maison ?*

R. Bien tenir une maison c'est, comme on l'a dit, y faire régner l'ordre, la propreté, l'hygiène et le bon goût ; ne faire aucune dépense inutile, se contenter de ce qu'on a, mais savoir tirer le meilleur parti de ce qu'on a.

D. *Qu'entendez-vous par faire régner l'ordre dans une maison, est-ce mettre les meubles à leurs places ?*

R. Faire régner l'ordre dans une maison, c'est beaucoup plus que disposer les meubles. C'est observer l'ordre dans le travail et dans le repos, l'ordre dans les repas, l'ordre dans l'usage et le soin des choses, c'est l'ordre dans les dépenses pour ne faire que les dépenses nécessaires et convenables aux besoins et aux moyens de la famille et ne pas s'endetter inutilement.

D. *Dites-vous que dans une maison bien tenue on se contente de ce qu'on a ?*

R. Oui, mais on sait tirer parti de ce qu'on a. Sans cela les meilleures choses ne seront pas pleinement utilisées, elles seront peut-être gâtées, on souffrira peut-être.

D. *Qu'entendez-vous par faire régner l'hygiène dans une maison?*

R. Faire régner l'hygiène dans la maison c'est faire concourir à la conservation de la santé l'habitation, c'est-à-dire les appartements que l'on habite, ainsi que les vêtements et la nourriture.

D. *Qu'entendez-vous quand vous dites faire concourrir la nourriture à la conservation de la santé, n'est-ce pas la nourriture qui nous fait vivre?*

R. Je veux faire remarquer l'importance du choix et de la préparation des aliments.

D. *En quoi consiste ce que vous appelez le choix des aliments ?*

R. C'est faire usage des aliments qui conviennent à ceux qui s'en nourrissent.

D. *Est-ce que tous les aliments dont on fait généralement usage ne conviennent pas à tous les membres d'une famille ?*

R. Non, et la même préparation des aliments ne saurait non plus convenir également.

D. *Donnez des exemples ?*

R. Il serait peu sage, par exemple, de fournir les mêmes aliments à un jeune enfant et à un homme d'âge mûr; à un jeune homme de 20 ans, qui fait un travail rude et à un vieillard qui travaille peu; à quelqu'un qui travaille au grand air et au froid et à un autre qui travaille à l'intérieur de la maison; à celui qui est faible et à celui dont la santé est robuste; à celui qui remue de lourds fardeaux et à celui qui fait l'ouvrage du bureau.

D. *Pour la même personne qui jouit d'une bonne santé, l'alimentation peut-elle être toujours la même?*

R. Non, sans dire expressément que la variété est recommandable pouvu qu'elle n'excite pas l'appétit outre mesure, l'alimentation doit être plus généreuse et plus nutritive pendant les froids de l'hiver que pendant les chaleurs de l'été.

D. *Avez-vous autre chose à remarquer sur l'alimentation ?*

R. Oui, c'est que les aliments ordinairement employés n'ont pas tous la même valeur nutritive. Les uns nourrissent plus, les autres

moins. Ainsi le lait, les œufs, la viande, les fèves, le pain sont plus nutritifs que les pommes de terre. En outre des aliments excellents pour certains organismes seront nuisibles à d'autres qui seront en apparence dans les mêmes conditions.

D. *Est-il recommandable de choisir les aliments qui sont réputés plus nutritifs ?*

R. Non, certains aliments certainement très bons fatigueraient bientôt l'estomac qui ne pourrait plus les supporter ou des désordres se produiraient dans l'organisme, au foie, au cœur, aux intestins, aux reins, etc. D'ailleurs il y a dans le choix des aliments et la préparation des aliments des règles à observer.

D. *Qu'est-ce qui enseigne ces règles à observer dans le choix des aliments et les autres règles à pratiquer dans la bonne tenue d'une maison, comme par exemple savoir tirer parti de ce qu'on a ?*

R. C'est la science qui s'appelle l'économie domestique ou la science ménagère ; c'est la science du ménage.

D. *La science du ménage ne s'occupe-t-elle que de l'alimentation et de l'intérieur de la maison ?*

R. Non, elle s'occupe aussi de la basse-cour et du jardin.

D. *Voulez-vous dire quelques-uns des bienfaits qu'elle produit?*

R. La science du ménage dirige le travail et elle le fait aimer ; elle enseigne l'économie et elle fait amasser ; elle enseigne l'hygiène, l'ordre; elle favorise les talents et les diverses aptitudes et par là elle fait utiliser, elle fait réparer, elle fait durer, elle conserve ; elle développe le bon goût et elle fait embellir. C'est ainsi que la science ménagère apporte ou conserve l'abondance, ou le bien-être et la paix dans les familles.

D. *La science du ménage a donc une grande importance ?*

R. Oui, il y a longtemps qu'un homme célèbre a dit qu'elle est la qualité maîtresse de la femme et sa meilleure dot.

D. *La science du ménage est-elle nouvelle? Est-ce qu'on l'enseignait autrefois ?*

R. La science du ménage n'est pas nouvelle. Au temps de la plus grande splendeur de la France, elle était enseignée dans un établissement dont la reine de France voulait être elle-même la directrice.

D. *Quelles étaient les élèves de cet établissement ?*

R. C'étaient des jeunes filles de toutes les conditions, mais particulièrement celles de la haute noblesse, filles des ducs, des comtes, etc.

D. *Qu'enseignait-on à ces élèves ?*

R. On enseignait la tenue du ménage, les travaux manuels, le soin des habits. On enseignait à diriger une lessive, à savonner, à repasser, à conduire une basse-cour, une laiterie, un jardin, à faire la cuisine. On enseignait à connaître le prix des choses et leurs qualités. C'était là un programme qu'on ne jugeait pas indigne des jeunes filles des premières familles de France quand la France était à l'apogée de sa gloire.

" Le travail de la culture incombe naturellement à l'homme, il est plus en rapport avec ses forces et ses aptitudes ; mais il ne s'en suit pas que l'homme soit le seul soumis à cette loi. La femme doit aussi la subir.

" Qui trouvera une femme forte " ? dit Salomon. C'est-à-dire une femme à la hauteur de sa mission dans la famille ? " Elle est le trésor de la maison, d'une valeur plus grande que l'or et les pierres précieuses que l'on apporte des pays éloignés." (Prov. 31-10.)

" Certes, voilà un éloge bien magnifique de la femme qui préside au gouvernement de sa maison comme le demande la loi de Dieu ; et il parait qu'au temps de Salo-

mon, une telle femme se rencontrait assez rarement. En serait-il de même de nos jours? J'aime à croire le contraire... Que les femmes canadiennes regardent donc comme l'un des biens les plus précieux que leur ont légués leurs religieuses ancêtres, ces habitudes d'ordre et d'économie, ces costumes modestes si conformes à la décence chrétienne, cette vigilance, cette activité et cette piété sincère qui ont été la source d'une bénédiction si abondante sur notre peuple.

" Après avoir proclamé que la femme forte est le trésor de la maison, Salomon déclare qu'elle en fait aussi le bonheur, et que son époux repose en elle toute la confiance de son cœur, et qu'il l'a louée hautement et que ses enfants l'ont proclamée très heureuse.

" Que fait donc cette femme forte pour mériter de la bouche même de l'écrivain sacré de si magnifiques éloges? Elle observe fidèlement la loi du travail dans le soin et le gouvernement de sa maison. Écoutez, en effet, ce qu'en dit Salomon. " Elle a cherché la laine et le lin, et elle a travaillé avec des mains sages et ingénieuses. Elle a porté sa main à des choses fortes, et ses doigts ont pris le fuseau." Vous le voyez, elle pourvoit au vêtement de sa famille. Elle ne va pas l'acheter dans les magasin aux dépens des sueurs de son mari. Oh non ! elle le trouve dans le filage et le tissage de la laine et du lin que lui a remis son époux. Après avoir pourvu au vêtement journalier de sa famille, elle la revêt encore de lin et de pourpre pour les jours de fête et pour les grandes solennités ; son mari paraît avec honneur dans l'assemblées des juges lorsqu'il siège avec les sénateurs de la terre.

" Elle va plus loin, elle pourvoit à l'ameublement et à la décoration de sa maison, en confectionnant des tapisseries,

des rideaux, des garnitures de lit. Elle fait aussi des étoffes et des ceinturons qu'elle livre au commerce ; en sorte qu'elle est comme le vaisseau du marchand qui apporte de loin son pain. Vous conviendrez aved moi qu'une telle femme est à juste titre appelée le trésor de la maison. Mais ce n'est pas tout, elle pourvoit aussi à la nourriture de sa famille ; et pour cela elle se lève à bonne heure, elle assigne à chacun le travail de la journée, et tient prête la nourriture nécessaire à chacun. Elle a aussi un jardin, elle y cultive les fruits nécessaires à la maison.

" Après avoir ainsi pourvu aux besoins de sa maison, sa sollicitude s'étend sur les nécessiteux, elle ouvre sa main à l'indigent et tend ses bras vers le pauvre.

" Voilà, en peu de mots, l'éloge admirable que l'écrivain sacré fait de la femme forte. Qu'il me suffise d'exhorter les femmes canadiennes à bien étudier ce modèle admirable, et à s'efforcer de l'imiter autant qu'il leur est possible.

" Il est évident que la loi du travail ainsi comprise, et ainsi pratiquée dans nos familles canadiennes y amènera infailliblement l'aisance, la prospérité et le bonheur."

Extrait du discours prononcé par Monseigneur L. Laflèche, évêque de Trois-Rivières, au premier congrès des cercles agricoles, tenu à Trois-Rivières en 1887 :

TABLE DES MATIÈRES

